This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

V3.M2.1743 (1)

D1 46 18

Besterman 1973/47

MAHOMET

TRAGEDIE,

PAR M. DE VOLTAIRE.

REPRESENTE'E SUR LE THEATRE de la Comedie Françoiſe,

Le 9 Août 1742.

A AMSTERDAM.

M. DCC. XLIII.

V3.M2.1743

ACTEURS.

MAHOMET.

OMAR, *Général de Mahomet.*

ZOPIRE, *Chef du Senat de la Mecque.*

SEIDE. } *Enfans de Zopire, élevez secrétement dans le Camp de Mahomet.*
PALMIRE. }

PHANOR, *Confident de Zopire.*

La Scene eſt à la Mecque, dans le Temple des faux Dieux de Zopire.

MAHOMET,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUI moi ! baiſſer les yeux devant ces faux prodiges ?
Moi ! de ce fanatique encenſer les preſtiges,
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni ?
Non ! Que des juſtes Dieux Zopire ſoit puni,
Si tu vois cette main juſqu'ici libre & pure,
Carreſſer la révolte, & flatter l'impoſture.

PHANOR.

Nous chériſſons en vous ce zéle paternel,

Du chef auguſte & ſaint du Sénat d'Iſmaël ;
Mais ce zéle eſt funeſte, & tant de réſiſtance
Sans laſſer Mahomet, irrite ſa vengeance :
Contre ſes attentats vous pouviez autrefois,
Lever impunement le fer ſacré des Loix,
Et des embraſemens d'une guerre immortelle,
Etouffer ſous les pieds la premiere étincelle ;
Mahomet Citoyen ne parut à vos yeux,
Qu'un novateur obſcur, un vil ſéditieux.
Aujourd'hui c'eſt un Prince, il triomphe, il domine,
Impoſteur à la Mecque, & Prophête à Medine,
Il ſçait faire adorer à trente Nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous déteſtons,
Que dis-je ? En ces murs même une troupe égarée
Des poiſons de l'erreur avec zéle enivrée,
De ſes miracles faux ſoutient l'illuſion,
Répand le fanatiſme & la ſédition,
Apelle ſon Armée, & croit qu'un Dieu terrible
L'inſpire, le conduit, & le rend invincible.
Tous nos vrais Citoyens avec nous ſont unis,
Mais les meilleurs conſeils ſont-ils toujours ſuivis?
L'amour des nouveautés, le faux zéle, & la crainte
De la Mecque allarmée ont déſolé l'enceinte,
Et ce peuple en tout tems chargé de nos bienfaits ;
Crie encore à ſon pere & demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traitre ! ah peuple ſans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible eſclavage,
Allez, portez en pompe, & ſervez à genoux

L'Idole dont le poids va vous écraſer tous ;
Moi, je garde à ce fourbe une haine immortelle ;
De mon cœur ulceré la playe eſt trop cruelle.
Lui-même a contre moi trop de reſſentimens,
Le cruel fit perir ma femme & mes enfans ;
Et moi juſqu'en ſon camp j'ai porté le carnage ;
La mort de ſon fils même honora mon courage ;
Les flambeaux de la haine entre nous allumés,
Jamais des mains du tems ne ſeront conſumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point, mais cachez en la flamme,
Immolez au public les douleurs de votre ame ;
Quand vous verrez ces lieux par ſes mains ravagés,
Vos malheureux enfans ſeront-ils mieux vengés ?
Vous avez tout perdu, fils, frere, épouſe, fille,
Ne perdez pornt l'Etat, c'eſt là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les Etats que par timité.

PHANOR.

On perit quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

On perit avec gloire.

PHANOR.

Ah ! quel triſte courage
Vous fait ſi près du port expoſer au naufrage !
Le Ciel, vous le voyez a remis en vos mains
Dequoi fléchir encore ce tyran des humains ;
Cette jeune Palmire en ſes Camps élevée,
Dans nos derniers combats par vos mains enlevée,
Semble un Ange de paix deſcendu parmi nous ;

Qui peut de Mahomet appaiſer le courroux,
Déja par ſes Herauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce barbare elle ſoit accordée ;
Tu veux, que d'un ſi cher & ſi noble tréſor
Ses criminelles mains s'enrichiſſent encor :
Qui, lorſqu'il nous apporte & l'erreur & la guerre,
Lorſque ſon bras enchaîne & ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront ſa faveur,
Et la beauté ſera le prix de ſa fureur.
Ce n'eſt pas qu'à mon âge, vers la fin de ma vie
Je porte à Mahomet une honteuſe envie.
Ce cœur triſte & fletri, que les ans ont glacé,
Ne peut ſentir les feux d'un deſir inſenſé ;
Mais, ſoit qu'en tous les tems, un objet né pour plaire,
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire,
Soit que privé d'enfans, je cherche à diſſiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper ;
Je ne ſçais quel penchant pour cette infortunée,
Rempli le vuide affreux de mon ame étonnée :
Soit foibleſſe ou raiſon, je ne puis ſans horreur,
La voir aux mains d'un monſtre, artiſan de l'erreur ;
Je voudrois qu'à mes yeux heureuſement docile,
Elle-même en ſecret pût cherir cette azile ;
Je voudrois que ſon cœur ſenſible à mes bienfaits
Déteſtat Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler ſous ſes ſacrés portiques,
Non loin de cet Autel de nos Dieux domeſtiques,
Elle approche, & ſon front, ſiége de la candeur,

Annonce en rougiſſant les vertus de ſon cœur.

SCENE SECONDE.

PALMIRE, ZOPIRE.

ZOPIRE.

JEune & charmante objet dont le ſort de la guerre,
Propice à ma vieilleſſe, honora cette terre ;
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains,
Tout reſpecte avec moi vos malheureux deſtins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez, & s'il me reſte encore quelque puiſſance,
De vos juſtes deſirs ſi je remplis les vœux,
Les derniers de mes jours ſeront les plus heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois ſous vos loix priſonniere,
Je dûs à mes deſtins pardonner ma miſere.
Vos genereuſes mains s'impreſſent d'effacer
Les larmes que le Ciel me condamne à verſer.
Par vous, par vos bienfaits à parler enhardie,
C'eſt de vous que j'attens le bonheur de ma vie,
Aux vœux de Mahomet j'oſe ajouter les miens,
Il vous a demandé de briſer mes liens,
Puiſſiez vous l'écouter, & puiſſai-je lui dire
Qu'après le Ciel & lui, je dois tout à Zopire.

ZOPIRE.

Ainſi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déſerts,
Cette errante patrie au trouble abandonnée...

PALMIRE.

La patrie eſt aux lieux où l'ame eſt enchaînée ;
Mahomet a formé mes premiers ſentimens,
Et ſes femmes en paix guidoient mes foibles ans,
Leur demeure eſt un Temple où ces femmes ſacrées
Levent au Ciel des mains de leur maître adorées ;
Le jour de mon malheur, helas ! fut le ſeul jour,
Où le ſort de la guerre a troublé leur ſéjour.
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toujours préſente aux lieux dont je ſuis ſéparée.

ZOPIRE.

J'entens, vous eſperez partager quelque jour
De ce maître orgueilleux & la main & l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le reſpecte, & mon ame tremblante,
Croit voir en Mahomet un Dieu qui m'épouvante.
Non, d'un ſi grand himen mon cœur n'eſt point flatté,
Tant d'éclat convient mal à tant d'obſcurité.

ZOPIRE.

Ah ! qui que vous ſoyez, il n'eſt pas né peut-être
Pour être votre époux, encore moins votre maître,
Et vous ſemblez d'un ſang fait pour donner des loix,
A l'Arabe inſolent qui marche égal aux Rois.

PALMIRE.

Nous ne connoiſſons point l'orgueil de la naiſſance,
Sans parens, ſans patrie, eſclave dès l'enfance,
Dans notre égalité nous cheriſſons les fers,

Tout nous eſt étranger hors le Dieu que je ſers.

ZOPIRE.

Tout vous eſt étranger ! cet état peut-il plaire ?
Quoi vous ſervez un maître, & n'avez point de pere ;
Dans mon triſte Palais, ſeul eſt privé d'enfans,
J'aurois pû voir en vous l'appui de mes vieux ans ;
Le ſoin de vous former des deſtins plus propices,
Eut adouci des miens les longues injuſtices ;
Mais non ! vous déteſté ma Patrie & ma Loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous, je ne ſuis point à moi ;
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'eſt chére ;
Mais enfin Mahomet ma tenu lieu de pere.

ZOPIRE.

Quel pere, juſtes Dieux ! lui ce monſtre impoſteur !

PALMIRE.

Ah ! quels noms odieux lui donnez-vous Seigneur ?
Lui dans qui tant d'Etats adorent leur Prophéte,
Lui l'envoyé de Dieu, & ſon ſeul interprête.

ZOPIRE.

Etrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne icy pour dreſſer des Autels,
A ce coupable heureux, qu'épargna ma juſtice,
Et qui courut au Trône échappé du ſuplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur, & de mes jours
Je n'avois entendu ces horribles diſcours,
Mon penchant, je l'avoue, & ma reconoiſſance
Vous donnoient ſur mon cœur une juſte puiſſance ;

Vos blaſphêmes affreux contre mon protecteur,
A ce penchant ſi doux font ſuccéder l'horreur.

ZOPIRE.

O ſuperſtition ! tes rigueurs inflexibles,
Privent d'humanité les cœurs les plus ſenſibles :
Que je vous plains, Palmire, & que ſur vos erreurs,
Ma pitié malgré moi me fait verſer des pleurs.

PALMIRE.

Et, vous me refuſez ?

ZOPIRE.

Ah ! je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre ;
Non, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCENE TROISIE'ME.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUe voulez-vous Phanor ?

PHANOR.

Aux portes de la Ville,
D'où l'on void de Morad la campagne fertille,
Omar eſt arrivé. ZOPIRE.

Qui ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après ſon char,
Qui combattit long-tems le tyran qu'il adore,
Qui vengea ſon pays.

PHANOR.

Peut-être, il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet inſolent guerrier,

Portant entre ſes mains le glaive & l'olivier,
De la paix à nos Chefs repréſente le gage;
Un guerrier qui le ſuit, s'eſt offert en ôtage,
On le nomme Seide.

PALMIRE.

O Ciel! ô ſort plus doux!
Quoi, Seide?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

SCENE QUATRIE'ME.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

O Mar devant mes yeux; qu'oſera-t'il me dire?
Odieux de mon pays, qui depuis trois mille ans,
Protegez d'Iſmaël les généreux enfans;
Soleil, ſacré flambeau, qui dans votre carriere,
Image de ces Dieux, nous prêtez leur lumiere,
Voyez & ſoutenez la juſte fermeté
Que j'oppoſai toujours contre l'iniquité.

SCENE CINQUIE'ME.

OMAR, ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

HH bien, après ſix ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie;

Ces murs ſont encor pleins de tes premiers exploits,
Deſerteur de nos Dieux, deſerteur de nos Loix,
Perſecuteur nouveau de cette Cité ſainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte,
Miniſtre d'un brigand qu'on dût exterminer,
Parles, que me veux tu ?

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le Prophête d'un Dieu par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs paſſés, ſur-tout pour ton courage,
Te préſente une main qui pourroit t'écraſer,
Et j'apporte la paix qu'il daigne propoſer.

ZOPIRE.

Un vil ſéditieux prétend avec audace,
Me propoſer la paix, & non demander grace ;
Souffrirez-vous grands Dieux, qu'au gré de ſes forfaits,
Mahomet nous raviſſe, ou nous donne la paix ?
Et vous qui vous chargez des volontés d'un traitre,
Ne rougiſſez-vous point de ſervir un tel maître ?
Ne lavez-vous pas vû ſans honneurs & ſans biens,
Ramper au dernier rang des derniers Citoyens ?
Qu'alors il étoit loin de tant de renommée.

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée ;
Juge ainſi du mérite, & péſe les humains
Au poids que la fortune avoit mis dans tes mains.
Ne ſçait-tu pas encore homme foible & ſupert,
Que l'inſecte inſenſible enſeveli ſous l'herbe,

Et l'Aigle impérieux qui plane au haut du Ciel,
Rentre dans le néant aux yeux de l'Eternel.
Les mortels ſont égaux, ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeul vertu qui fait leur difference:
Il eſt de ces eſprits favoriſés des Cieux,
Qui ſont tout par eux-mêmes & rien par leurs ayeux.
Tel eſt l'homme en un mot que j'ai choiſi pour maître,
Lui ſeul dans l'univers a mérité de l'être,
Tout mortel à ſa Loi doit un jour obéïr,
Et j'ai donné l'exemple aux ſiécles à venir.
Dieu maître de ſon choix ne doit rien à perſonne,
Il éclaire, il aveugle, il condamne, il pardonne;
C'eſt lui qui par ma voix daigne ici te parler,
Au nom de Mahomet, qu'on apprenne à trembler.

ZOPIRE.

Je te connois Omar, envain ta politique
Vient ici m'étaler ce tableau fanatique;
Il peut des Muſulmans ébloüir les eſprits;
Mais l'erreur qu'on adore exite mes mépris.
Bannis toute impoſture, & d'un coup d'œil plus ſage,
Regarde ce Prophête à qui tu rends hommage;
Vois l'homme en Mahomet, conçois par quel degré
Tu fait monter aux Cieux ton phantome adoré.
Enthonſiaſte, ou fourbe, il faut ceſſer de l'être,
Sers-toi de ta raiſon, juge avec moi ton maître:
Tu verras de Chameaux un groſſier conducteur,
Chez ſa premiere épouſe inſolent impoſteur,

TAYLOR IN

Qui ſous le vain appas d'un ſonge ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi credule,
Comme un ſéditieux à mes pieds amené,
Par quarante Vieillards à l'exil condamné,
Trop leger chatiment qui l'enhardit au crime,
De caverne en caverne il fuit avec Fatime,
Ses Diſciples errans de cités en deſerts,
Proſcrits, perſecutés, bannis, chargés de fers,
Vont de leur ſecte impie étendre la ruine,
De leurs venins bientôt ils infectent Medine.
Toi-même alors, toi-même écoutant la raiſon,
Tu voulus dans ſa ſource arrêter le poiſon;
Je te vis plus heureux, & plus juſte & plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'eſclave:
S'il eſt un vrai Prophête, oſas-tu le punir,
S'il eſt un impoſteur oſes-tu le ſervir.

AMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumiere,
Ne me fit voir en lui rien qu'un homme ordinaire;
Mais enfin, quand j'ai vû que Mahomet eſt né
Pour changer l'univers à ſes pieds conſterné,
Quand mes yeux éclairés du feu de ſon genie,
Le virent commencer ſa carriere infinie,
Eloquent, intrepide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en Dieu,
J'aſſociai ma vie à ſes travaux immenſes,
Des Trônes, des Autels en ſont les recompenſes.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi:
Ouvre les yeux Zopire, & change ainſi que moi;
Reconnois une Loi qui s'étend par la guerre,

Tu me vois après lui le premier de la terre,
Le poſte qui te reſte eſt encore aſſez beau,
Pour fléchir noblement ſous ce maître nouveau.
Vois ce que nous étions, & vois ce que nous ſommes,
Le peuple aveugle & foible eſt né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, & pour nous obéïr;
viens regner avec moi ſi tu crains de ſervir,
Partage nos grandeurs, au lieu de t'y ſouſtraire,
Et las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'eſt qu'à Mahomet, à ſes pareils, à toi
Que je prétends, Omar, inſpirer quelque effroi.
Tu veux que du Sénat le Cherif infidele,
Encenſe un impoſteur & courronne un rebelle;
Je ne te nierai point que ce fier ſéducteur,
N'ait beaucoup de prudence & beaucoup de valeur;
Je connois comme toi les talens de ton maître,
S'il étoit vertueux, c'eſt un heros peut-être;
Mais ce heros, Omar, eſt un traître, un cruel,
Et de tous les tyrans c'eſt le plus criminel.
Tu me vantes envain ſa trompeuſe clémence;
Le grand art qu'il poſſede eſt l'art de la vengeance;
Dans le cours de la guerre un funeſte deſtin,
Le priva de ſon fils que fit perir ma main,
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le pere,
Ma haine eſt inflexible ainſi que ma colere;
Pour rentrer dans la Mecque, il doit m'exterminer,

Et le juſte au méchant ne ſçait point pardonner.

OMAR.

Hé bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embraſſer l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, & donne à tes tribus
Les dépouilles des Rois que nous avons vaincus;
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire,
Nos tréſors ſont à toi.

ZOPIRE.

Tu penſes me ſéduire,
Me vendre ici ma honte, & marchander la paix
Par ſes tréſors honteux, le prix de ſes forfaits.
Tu veux que ſous ſes loix Palmire ſe remette,
Elle a trop de vertu pour être ſa ſujette,
Et je veux l'arracher aux tyrans impoſteurs,
Qui renverſent les Loix & corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un Juge implacable,
Qui ſur ſon Tribunal intimide un coupable,
Penſe & parle en miniſtre, agis traitre avec moi,
Comme avec l'envoyé d'un grand homme & d'un Roi.

ZOPIRE.

Qui la fait Roi? Qui la courronné?

OMAR.

La Victoire
Menage ſa puiſſance, & reſpecte ſa gloire,
Au nom de Conquerant & de Triomphateur,
Il veut joindre celui de Pacificateur.
Son Armée eſt encore aux bords du Saïbare,

Des murs où je ſuis né, le ſiége ſe prépare,
Sauvons, ſi tu m'en crois, le ſang qui va couler,
Mahomet veut ici te voir & te parler.

ZOPIRE.

Lui, Mahomet.

OMAR.

Lui-même il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traitre,
Si de ces lieux ſacrés j'étois l'unique maître,
C'eſt en te puniſſant que j'aurois répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fauſſe vertu;
Mais puiſque ton Sénat inſolemment partage,
De ce Gourvernement le frivole avantage,
Puiſqu'il regne avec toi, je cours m'y préſenter.

ZOPIRE.

Je t'y ſuis; nous verrons qui l'on doit écouter;
Je défendrai mes Dieux, mes Loix & ma Patrie,
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu perſécuteur, effroi du genre humain:
Qu'un fourbe oſe annoncer les armes à la main.

SCENE SIXIE'ME.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

TOi, Phanor, viens m'aider à repouſſer ce traitre;
Le ſouffrir parmi nous, & l'épargner, c'eſt l'être.
Renverſons ſes deſſeins, confondons ſon orgueil,

Préparons ſon ſuplice, ou creuſons mon cercueil,
De lui ſeul ennemi, pour lui ſeul implacable,
L'amour de la vertu me rends inéxorable.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DAns ma priſon affreuſe, eſt-ce un Dieu qui te guide ?
Mes maux ſont-ils finis ? Te revois-je, Seide ?

SEIDE.

O charme de ma vie & de tous mes malheurs,
Palmire, unique objet qui ma couté des pleurs !
Depuis ce jour de ſang qu'un ennemi barbare,
Près des Camps du Prophête aux bords du Saïbare,
Vint arracher ſa proie à mes bras tout ſanglans ;
Qu'étendu loin de toi ſur des corps expirans,
Mes cris mal entendus ſur cette infâme rive,
Invoquerent la mort, ſourde à ma voix plaintive.
O ma chere Palmire, en quel gouffre d'horreur,
Tes périls & ta perte ont abîmé mon cœur !
Que mes feux, que ma crainte, & mon impatience,
Accuſoient la lenteur des jours de la vengeance.

Que je hâtois l'assaut si long-tems differé,
Cette heure, ou de carnage & de sang enyvré,
Je devois de mes mains brûler la Ville impie,
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie !
Enfin de Mahomet les sublimes desseins,
Que n'ose aprofondir l'humble esprit des humains,
On fait entrer Omar dans ce lieu d'esclavage ;
Je l'apprens, & j'y vole, on demande un otage ;
J'entre, je me présente, on accepte ma foi,
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Seide au moment même, avant que ta présence,
Vint de mon desespoir calmer la violence,
Je me jettois aux pieds de mon fier ravisseur,
„ Vous voyez, ai-je dit, les secrets de mon cœur,
„ Ma vie est dans le Camp dont vous m'avez tirée,
„ rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
Mes pleurs en lui parlant, ont arrosé ses pieds,
Ses refus ont saisi mes esprits affrayés ;
J'ai senti dans mes yeux la lumiere obscurcit,
Mon cœur sans mouvement, sans chaleur & sans vie,
D'aucun ombre d'espoir n'étoit plus secouru,
Tout finissoit pour moi quand Seide a paru.

SEIDE.

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes ?

PALMIRE.

C'est Zopire, il sembloit touché de mes allarmes,
Mais hélas! le cruel vient de me déclarer,
Que des lieux où je suis rien ne peut me tirer.

SEIDE.

Le barbare se trompe, & Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, & moi-même peut-être;
Ça J'ose me nommer après ces noms fameux;
Pardonne à ton amant cet espoir orgueilleux;
Nous briserons ta chaîne, & tarirons tes larmes.
Le Dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Ce Dieu, dont j'ai porté les sacrés étendars,
Ce Dieu, qui de Medine a détruit les remparts;
Renversera la Mecque à nos yeux abbatue;
Omar est dans la Ville, & le peuple à sa vûë,
N'a point fait éclatter ce trouble & cette horreur,
Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur;
Au nom de Mahomet un grand dessein l'amene.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit, il briseroit ma chaine,
Il uniroit nos cœurs, nos cœurs lui sont offert;
Mais il est loin de nous, & nous sommes aux fers.

SCENE DEUXIE'ME.

OMAR, SEIDE, PALMIRE.

OMAR.

VOs fers seront brisés, soyez pleins d'espérance,
Le Ciel nous favorise, & Mahomet s'avance.

SEIDE.

lui!

PALMIRE.

Notre auguste pere.

OMAR.

Au Conseil assemblé,
L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
Ce favori du Dieu qui préside aux batailles ;
Ce grand homme, ai-je dit, est né dans nos murailles,
Il s'est rendu des Rois le maître & le soutien,
Et vous lui refusez le rang de Citoyen.
Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire ?
Il vient vous proteger, mais surtout vous instruire,
Il vient dans vos cœurs-même établir son pouvoir,
Plus d'un Juge à ma voix a paru s'émouvoir,
Les esprits s'ébranloient : L'inflexible Zopire !
Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple, & s'en faire un apui.
On l'assemble, j'y cours, & j'arrive avec lui.
Je parle aux Citoyens, j'intimide, j'exhorte ;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit ses foyers,
Il vient accompagné des plus braves Guerriers,
D'Ali, d'Amnon, d'Hercide & de sa noble élite.
Il entre, & sur ses pas chacun se précipite ;
Chacun porte un regard, comme un cœur different,
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tiran ;
Celui-ci le blasphême, & le menace encore ;
Cet autre est a ses pieds, les embrasse & l'adore.
Nous faisons retentir à ce peuple agité
Les Noms sacrés de Dieu de paix, de liberté
De Zopire éperdu la cabale impuissante

Nous importune envain de sa rage expirante ;
Au milieu de leurs cris, le front calme & serein,
Mahomet marche en maître, l'olive à la main ;
La treve est publié, & le voici lui-même.

SCENE TROISIE'ME.

MAHOMET, OMAR, SEIDE, PALMIRE.

Suite de Mahomet.

MAHOMET.

INvincibles soutiens de ma grandeur suprême,
Noble & sublime Ali, Morade, Hercide, Amnon,
Retournez vers ce peuple, instruisez en mon nom ;
Promettez, menacez, que la verité regne,
Qu'on adore mon Dieu, mais surtout qu'on le craigne.
Vous, Seide, en ces lieux.

SEIDE.

O mon pere ! ô mon Roi !
Le Dieu qui vous inspire a marché devant moi,
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il fallut l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne sçait point me servir ;
J'obéïs à mon Dieu, vous sçachez m'obéïr.

PALMIRE.

Ah ! Seigneur, pardonnez à son impatience :

Elevez près de vous dès notre tendre enfance,
Les mêmes sentimens nous animent tous deux.
Hélas! mes tristes jours sont assez malheureux,
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prisonniere;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvroient à la lumiere,
M'en poisonneriez-vous l'instant de mon bonheur?

MAHOMET.

Palmire, c'est assez; je lis dans votre cœur;
Que rien ne vous allarmes, & rien ne vous étonne.
Allez malgré les soins de l'Autel & du Trône,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts,
Je veillerai sur vous comme sur l'Univers.

A Seide.

Vous, suivez mes guerriers; & vous jeune Palmire,
En servant votre Dieu, ne craignez que Zopire.

SCENE QUATRIE'ME.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

TOi, reste, brave Omar; il est tems que mon cœur
De ses derniers replis trouve la profondeur,
D'un siége encore douteux la longueur ordinaire,
Peut retarder ma course & borner ma carriere;
Ne donnons point le tems aux mortels détrompés
De rassurer leurs yeux de tant d'éclats frapés;
Les préjugés, ami, sont les Rois du vulgaire:
Tu connois quel Oracle, & quel bruit populaire,
Ont promit l'univers à l'envoyé d'un Dieu,

Qui reçu dans la Mecque, & vainqueur en tout lieu,
Entreroit en ces murs en écartant la guerre,
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre.
Mais tandis que les miens par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconstant font mouvoir les ressorts;
Dequel œil revois tu Palmire avec Seide?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Que formés sous ton joug, & nourris dans ta Loi,
N'ont de Dieu que le tien, & n'ont de pere que toi,
Aucun ne te servi avec moins de scrupule,
N'eut un cœur plus docile, un esprit plus crédule,
De tous les Musulmans ce sont les plus soumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis;
Ils s'aiment, c'est assez.

OMAR.

Blames tu leurs tendresses?

MAHOMET.

Ah! connois mes fureurs & toutes mes foiblesses.

OMAR.

Comment?

MAHOMET.

Tu sçais assez quel sentiment vainqueur,
Marmi mes passions regne au fond de mon cœur;
Chargé du soin du monde, environné d'allarmes,
Je porte l'encensoir, & le sceptre & les armes:
Ma vie est un combat, & ma frugalité
Asservit la nature à mon austerité:

J'ai banni loin de moi cette liqueur traitreſſe,
Qui nourrit des humains la brutale moleſſe,
Dans des ſables brûlans, ſur des rochers déſerts,
Je ſuporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour ſeul me conſole, il eſt ma recompenſe,
Le fruit de mes travaux, l'idole que j'enſence,
Le ſeul Dieu qui me parle, & cette paſſion
Eſt égal aux fureurs de mon ambition;
Je préfere en ſecret Palmire à mes épouſes:
Conçois tu bien l'excès de mes fureurs jalouſes?
Quand Palmire à mes pieds par un aveu fatal
Inſulte à Mahomet, & lui donne un rival.

OMAR.

Et tu n'eſt pas vangé?

MAHOMET.

Juge ſi je dois l'être;
Pour le mieux déteſter aprens à le connoître:
De mes Dieux ennemis aprens tous les forfaits;
Tous deux ſont nés ici du tyran que je hais.

OMAR.

Quoi Zopire.....

MAHOMET.

Et leur pere Hercide en ma puiſſance
Remit depuis quinze ans leur malheureuſe enfance;
J'ai nourri dans mon ſein ces ſerpens dangereux,
Déjà ſans ſe connoître ils moutragent tous deux,
J'attiſoit de mes mains leurs feux illégitimes,
Le Ciel voulut ici raſſembler tous les crimes;
Je veux...Leur pere vient ſes yeux lancent ſur nous,

Les regards de la haine & les traits du courroux.
Observe tout, Omar, & qu'avec son escorte,
Le vigilant Hercide assiége cette porte.
Reviens me rendre compte, & voir s'il faut lancer,
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCENE CINQUIE'ME.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

AH! quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi! revoir ici cet ennemi du monde.

MAHOMET.

Aproche, & puisqu'enfin le Ciel veut nous unir,
Vois Mahomet sans crainte, & parle sans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice,
A trainé ta patrie au bord du précipice,
Pour toi de qui la main seme ici les forfaits,
Et fit naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parens, les meres & les filles,
Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau,
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est par tout sur ta trace,
Assemblage inoüi de mensonge & d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu,
Tu viens donner la paix, & m'annoncer un Dieu.

MAHOMET.

Si j'avois à répondre à d'autres qu'à Zopire,

Je ne ferois parler que le Dieu qui m'inſpire,
Le glaive & l'Alcoran dans mes ſanglantes mains,
Impoſeroient ſilence au reſte des humains,
Ma voix feroit ſur eux les effets du tonnerre,
Et je verrois leurs fronts attachés à la terre.
Mais je te parle en homme, & ſans rien déguiſer,
Je me ſens aſſez grand pour ne pas t'abuſer.
Vois quel eſt Mahomet, nous ſomme ſeuls, écoute.
Je ſuis ambitieux, tout homme l'eſt ſans doute;
Mais jamais Roi, Pontife, ou Chef, ou Citoyen
Ne conçut un projet auſſi grand que le mien.
Chaque peuple à ſon tour a brillé ſur la terre,
Par les loix, par les arts, & ſur tout par la guerre:
Le tems de l'Arabie eſt à la fin venu.
Ce peuple généreux trop long-tems inconnu,
Laiſſoit dans ſes deſerts enſevelir ſa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués par la victoire;
Vois du nord au midi l'univers déſolé,
La Perſe encor ſanglante & ſon trône ébranlé,
L'Inde eſclave & timide, & l'Egypte abaiſée;
Des murs de Conſtantin la grandeur éclipſée;
Vois l'Empire Romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languiſſent diſperſés ſans honneur & ſans vie,
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie;
Il faut de nouveaux cultes, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle Univers.
En Egypte Oſiris, Zoroaſtre en Aſie,
Chez les Cretois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples ſans mœurs, & ſans culte & ſans Rois,

Donnerent aiſément d'inſuffiſantes Loix.
Je viens après mille ans chaſſer ces loix groſſieres,
J'aporte un joug plus noble aux nations entiéres,
J'abolis les faux Dieux, & mon culte épuré,
De ma grandeur naiſſante eſt le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie;
Je détrui ſa foibleſſe & ſon idolatrie;
Sous un Roi, ſous un Dieu je viens la reünir,
Et pour la rendre illuſtre, il la faut aſſervir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes deſſeins, c'eſt donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face.
Tu veux, en aportant le carnage & l'effroi,
Commander aux humains de penſer comme toi;
Tu ravages le monde, & tu prétens l'inſtruire:
Ah! ſi par des erreurs il s'eſt laiſſé ſéduire;
Si la nuit du menſonge a pû nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux tu nous éclairer?
Quel droit a tu reçu d'enſeigner, de prédire,
De porter l'encenſoir, & d'affecter l'Empire.

MAHOMET.

Le droit qu'un eſprit vaſte & ferme en ſes deſſeins
A ſur l'eſprit groſſier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Ainſi tout ſcélerat qui penſe avec courage
Doit donner aux mortels un nouvel eſclavage,
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur.

MAHOMET.

Oüi je connois ton peuple, il a beſoin d'herreur.
Du véritable, ou faux, mon culte eſt néceſſaire;

Que t'ont produit tes Dieux, quel bien t'ont-il pû faire ?
Quels lauriers vois-tu croître aux pieds de leurs Autels ?
Ta secte obscure & basse avilit les mortels,
Enerve le courage, & rend l'homme stupide ;
La mienne éleve l'ame, & la rend intrepide,
Ma Loi fait des héros.

ZOPIRE.

Dis plûtôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons l'école des tyrans,
Vas vanter l'imposture à Medine où tu regnes,
Où tes maîtres seduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abatus.

MAHOMET.

Des égaux, dès long-tems Mahomet n'en a plus ;
Je fais trembler la Mecque, & je regne à Medine,
Crois-moi, reçois la paix si tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, mais ton cœur en est bien loin.
Penses-tu me tromper ?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le foible qui trompe, & le puissant commande,
Demain j'ordonnerai ce que je te demande,
Demain je puis te voir à mon joug asservi,
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis, nous cruel! Ah quel nouveau prestige!
Connois-tu quelque Dieu qui fasse un tel prodige?

MAHOMET.

J'en connois un puissant & toujours écouté,
Qui te parles avec moi.

ZOPIRE.

Qui?

MAHOMET.

La nécessité.
Ton interêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous rassemble,
Les Enfers & les Cieux seront unis ensemble;
L'interêt est ton Dieu, le mien est l'équité:
Contre ces ennemis il n'est point de traité.
Quel seroit le lien, répons-moi si tu l'oses,
De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes?
Répons, est-ce ton fils que mon bras te ravit?
Est-ce le sang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oüi, ce sont tes fils même; oüi, connois un mystére,
Dont seul dans l'univers je suis dépositaire,
Tu pleures tes enfans, ils respirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivroient! qu'as tu dit? O Ciel, ô jour heureux!
Ils vivroient! c'est de toi, qu'il faut que je l'apprenne.

MAHOMET.

Elevés dans mon Camp, tous deux ſont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers, ils pourroient te ſervir.

MAHOMET.

Mes bienfaiſantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi ! ſur eux tu n'as point étendu ta colere ?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur pere.

ZOPIRE.

Acheves, éclaircis-moi, parles, quel eſt leur ſort ?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains, & leur vie & leur mort,
Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les ſauver, à quel prix, à quel titre ?
Faut-il donner mon ſang, faut-il porter leurs fers ?

MAHOMET.

Non, mais il faut m'aider à tromper l'Univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la credulité, donner à tous l'exemple ;
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayez,
Me ſervir en Prophête, & tomber à mes pieds,
Je te rendrai ton fils, & je ſerai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet je ſuis pere, & je porte un cœur tendre;
Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfans,
Les revoir & mourir dans leurs embraſſemens.

C'eſt le premier des biens pour mon ame attendrie;
Mais s'il faut à l'erreur aſſervir ma patrie,
Ou de ma propre main les immmoler tous deux;
Connois moi Mahomet, mon choix n'eſt pas douteux.
Adieu.

MAHOMET.

Fier Citoyen, vieillard inexorable,
Je ſerai plus que toi cruel, impitoyable.

SCENE SIXIE'ME.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Mahomet, il faut l'être, ou nous ſômes perdus;
Les ſecrets du tyran me ſont déjà vendus,
Demain la trêve expire, & demain l'on t'arrête,
Demain Zopire eſt maître, & fait tomber ta tête.
La moitié du Sénat vient de te condamner,
N'oſant pas te combattre, on t'oſe aſſaſſiner,
Le meurte d'un héros, ils le nomment ſuplice,
Et cet affreux complot ils le nomment juſtice.

MAHOMET.

Ils ſentiront la mienne, ils verront ma fureur,
La perſecution fut toujours ma grandeur,
Zopire va perir.

OMAR.

Cette tête funeſte
En tombant à tes pieds fera flechir le reſte;
Mais ne perd point de tems.

MAHOMET.

Malgré tout mon courroux,
Je veux chercher le bras d'où porteront les coups;
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

OMAR.

Il est trop mépriſable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire;
Et j'ai beſoin d'un bras qui par ma voix conduit,
Soit ſeul chargé du meurtre, & m'en laiſſe le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat, je reponds de Seide.

MAHOMET.

De lui.

OMAR.

C'eſt l'inſtrument d'un pareil homicide,
Otage de Zopire, il peut ſeul aujourd'hui,
L'aborder en ſecret, & te vanger de lui.
Tes autres favoris zelés avec prudence,
Pour s'expoſer à tout ont trop d'experience,
Ils ſont tous dans cet âge où la maturité,
Fait tomber le bandeau de la credulité:
Il faut un cœur plus ſimple; aveugle avec courage,
Un eſprit amoureux de ſon propre eſclavage.
La jeuneſſe & le tems de ſes illuſions,
Et Seide enyvré de ſuperſtitions,
Eſt un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frere de Palmire.

OMAR.

Oüi, lui-même Seide,
De ton fier ennemi fils audacieux,
De ton maître offensé rival incestueux.

MAHOMET.

Je déteste Seide, & son nom seul m'offence,
La cendre de mon fils me crie encore vengeance;
Mais tu connois l'objet de mon fatal amour,
Tu connois dans quel sang elle a puisé le jour;
Tu vois que dans ces lieux environnés d'abîmes,
Je viens chercher un Trône, un Autel, des victimes,
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les esprits,
Qu'il faut perdre Zopire, & perdre encor son fils,
Allons, consultons bien, mon interêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour qui malgré moi m'entraine,
Et la Religion à qui tout est soumis,
Et la nécessité par qui tout est permis,

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

SEIDE.

QUoi ! Zopire en secret demande à nous parler;
Dans quel tems, dans quels lieux, qu'a-t'il à révéler ?
Le tems presse, dit-il.

PALMIRE.

Ah, demeure Seide ;
Crains les complots sanglans d'un Sénat homicide;
Zopire nous trahit, on s'arme, on va fraper,
Le Pontife la dit, il ne peut nous tromper,
Gardes-toi de Zopire, évite sa présence.

SEIDE.

Je verrois ce vieillard avec pleine assurance :
Mais mon devoir m'apelle, il lui faut obéïr,
Je m'arrache à moi-même, & c'est pour t'obtenir.
Omar offre pour nous un secret sacrifice,
J'y vais parler à Dieu, reclamer sa justice,
Lui jurer de mourir pour deffendre sa Loi ;
Et mes sermens ne seront que pour toi.

PALMIRE.

D'où Vient qu'à ces sermens je ne suis pas présente.
Si je l'accompagnois, j'aurois moins d'épouvante;
Omar, ce même Omar, loin de me consoler,
Ne parle que de sang déjà prêt à couler,
Il m'avertit sur tout de craindre pour Seide.

SEIDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur si perfide?
Ce matin comme otage à ses yeux présenté,
J'admirois sa noblesse & son humanité,
Je sentois qu'en secret une force inconnue
Elevoit jusqu'à lui mon ame prévenue;
Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heureux,
Ne cachât de son cœur les replis dangereux:
Soit que dans ces moments que j'ai rencontrée,
Mon ame toute entiere à son bonheur livrée,
Oubliant ses douleurs, & chassant tout effroi,
Ne connut, n'entendit, ne vit plus rien que toi,
Je me trouvois heureux d'être auprès de Zopire;
Je le hais d'autant plus qu'il a sçû me seduire;
Mais malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il est dur de haïr ceux qu'on voudroit aimer.

PALMIRE.

Ah! que le Ciel en tout a joint nos destinées,
Qu'il a pris soin d'unir nos ames enchaînées.
Sans toi, sans mon amour, sans ce tendre lien,
Sans cet instin puissant qui joint mon cœur au tien,
Sans la religion que Mahomet m'inspire,
J'aurois eu des remords en accusant Zopire.

SEIDE.

Laiſſons ces vains remords, & nous abandonnons
A la voix de ce Dieu que tous deux nous ſervons.
Je vais prêter, Palmire, un ſerment redoutable,
Le Dieu qui m'entendra, me ſera favorable;
Et le Prophête Roi qui veille ſur nos jours,
Benira de ſes mains de ſi chaſte amours.
Adieu. Pour être à toi je vais tout entreprendre.

SCENE DEUXIE'ME.

PALMIRE *ſeul.*

D'Un noir preſſentiment je ne puis me deffendre,
Cet amour dont l'idée avoit fait mon bonheur,
Ce jour ſi ſouhaité, n'eſt-t'il qu'un jour d'horreur?
Quel eſt donc ce ſerment qu'on attend de Seide?
Tout m'eſt ſuſpecte ici, Zopire m'intimide,
J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
Eprouve à ſon nom même une ſecrette horreur:
Dans les profonds reſpects que ce héros m'inſpire,
Je ſens que je le crains preſque autant que Zopire.
Delivre moi, grand Dieu, de ce trouble où je ſuis,
Craintive je te ſers, aveugle je te ſuis;
Hélas, daigne eſſuyer les pleurs où je me noye.

SCENE TROISIE'ME.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'Est Mahomet, c'est lui, qu'un Dieu puissant m'envoye.
Seigneur, Sauvez Seide.

MAHOMET.

Quel est dont cet effroi ?
Et que craint-on pour lui, quand il est près de moi ?

PALMIRE.

O Ciel ! vous redoublez la terreur qui m'agite ;
Seigneur, en me parlant votre ame est interdite :
Mahomet est troublé pour la premiere fois.

MAHOMET.

Je devrois l'être au moins du trouble où je vous vois ;
Est-ce ainsi qu'à mes yeux notre simple innocence,
Ose avoüer un feu qui peut-être m'offence ?
Votre cœur a t'il pû, sans être épouventé,
Avoir un sentiment que je n'ai pas dicté ?
Ce cœur que j'ai formé n'est-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes Loix infidelle.

PALMIRE.

Que dites-vous? Surprise & tremblante à vos pieds,
Je baisse en fremissant mes regards effrayés.
Eh ! quoi, n'avez vous pas daigné dans ce lieu même,
Ratifier son choix, & consentir qu'il m'aime ?

Ces nœuds, ces chaſtes nœuds, que Dieu formoit en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formez par l'imprudence;
Le crime quelque fois ſuit de près l'innocence,
A d'étranges erreurs le cœur peut ſe livrer.

PALMIRE.

Non en aimant Seide, il ne peut s'égarer.

MAHOMET.

Il vous charme à ce point.

PALMIRE.

Seigneur, je le confeſſe,
J'ai penſé que Dieu même aprouvoit ma tendreſſe.
Nos penchans, diſiez vous, ne viennent que de lui,
Il ne ſçauroit changer: Voudroit-il aujourd'hui
Réprouver un amour, que ſans dout il fit naître?
Ce qui fut innocent, peut-il ceſſer de l'être?
Pourrois-je être coupable?

MAHOMET.

Oüi, vous l'êtes pour moi,
Vous ſous mes yeux nourrie à l'ombre de la foi,
Des enfans de tribut vous toujours diſtinguée,
Vous à qui ma tendreſſe eſt encor prodiguée,
Vous qu'un prohane enfin commence à me ravir.

PALMIRE.

Non, Seigneur, près de vous il veut vivre & mourir.
Rien ne m'arrache à vous, non, vos bontez paſſées

Ne s'effaceront pas du fond de nos penſées.
Seigneur, ſi j'en perdois le ſacré ſouvenir,
Que Seide à vos yeux s'empreſſe à m'en punir.

MAHOMET.

Seide!

PALMIRE.

Ah! quel courroux arme votre œil ſévere.

MAHOMET.

Allez... raſſurez-vous... je n'ai point de colere.
C'eſt éprouver aſſez vos ſentimens ſecrets,
Repoſez vous ſur moi de vos vrais interêts;
Je ſuis digne du moins de votre confiance,
Vos deſtins dependront de votre obéïſſance,
Si j'eus ſoin de vos jours, ſi vous m'apartenez,
Meritez des bienfaits qui vous ſont deſtinés.
Quoique la voix du Ciel ordonne de Seide,
Affermiſſez les pas où ſon devoir le guide,
Qu'il garde ſes ſermens, qu'il ſoit digne de vous.

PALMIRE.

Ne doutez pas mon pere, il les remplira tous;
Je reponds de ſon cœur, ainſi que de moi-même,
Il vous cherit encor beaucoup plus qu'il ne m'aime.
Il voit en vous ſon Roi, ſon pere, ſon apui,
J'en atteſte à vos pieds l'amour que j'ai pour lui;
Je cours à vous ſervir encourager ſon ame.

SCENE QUATRIE'ME.

MAHOMET *seul.*

QUoi, je suis malgré moi confident de sa flamme ?
Quoi ! sa naïveté confondant ma fureur,
M'enfonce innocemment le poignard dans le cœur.
Pere, enfans destinés aux malheurs de ma vie,
Race toujours funeste, & toujours ennemie,
Vous allez éprouver dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.

SCENE CINQUIE'ME.

OMAR, MAHOMET.

OMAR.

ENfin voici le tems, & de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, & de punir Zopire ;
Sa mort seule à vos pieds mettra ses Citoyens,
Tout est desespéré si tu ne les previens.
Le seul Seide ici peut le servir sans doute,
Lui seul il voit Zopire, il lui parle, il l'écoute ;
Tu vois cette retraite, & cet obscur détour
Qui peut de ton Palais conduire à son séjour :
Là, cette nuit Zopire à ses Dieux chimériques
Offre un encens frivole, & des vœux fanatiques ;
Là, Seide enyvré du zéle de la loi,
Peut l'immoler au Dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut, il eſt né pour le crime.
Qu'il en ſoit l'inſtrument, qu'il en ſoit la victime;
Ma vengeance, ma Loi, mes feux, ma ſûreté,
L'irrevocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut; mais crois tu que ſon jeune courage,
Nourri du fanatiſme, en ait toute la rage.

OMAR.

Lui ſeul ſemble formé pour remplir ton deſſein.
Palmire à te ſervir excite encor ſa main,
L'amour, le fanatiſme aveuglent ſa jeuneſſe.
Il ſera furieux à force de foibleſſe.

MAHOMET.

Par les nœuds du ſerment as tu lié ſon cœur?

OMAR.

Du plus ſaint apareil la ténébreuſe horreur,
Les Autels, les ſermens, tout enchaîne Seide;
J'ai mis un fer ſacré dans ſa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCENE SIXIE'ME.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET.

ENfin d'un Dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix ſa volonté ſuprême,
Il faut venger ſon culte, il faut vanger Dieu même.

SEIDE.

Roi, Pontife & Prophête à qui je ſuis voué
Vous avez ſur mon cœur une entiere puiſſance.
Eclairez ſeulement ma docile ignorance,
Un mortel vanger Dieu.

MAHOMET.

C'eſt par vos foibles mains,
Qu'il veut épouvanter les prophanes humains.

SEIDE.

Ah! ſans doute, ce Dieu dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illuſtre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne; il n'eſt point d'autre honneur.
De ſes decrets divins aveugle executeur,
Adorez, & frapez, nos mains ſeront armées
Par l'Ange de la mort & le Dieu des armées.

SEIDE.

Parlez, quels ennemis faut-il vous immoler?
Quel tyran faut-il perdre & quel ſang doit couler?

MAHOMET.

Le ſang d'un meurtrier que Mahomet abhore,
Qui nous perſecuta, qui nous pourſuit encore.
Qui combattit mon Dieu, qui maſſacra mon fils,
Le ſang du plus cruel de tous mes ennemis,
De Zopire.

SEIDE.

De lui! quoi mon bras....

MAHOMET.

Temeraire,

On devient sacrilege alors qu'on delibere.
Loin de moi les mortels assez audacieux,
Pour juger par eux-mêmes, & pour voir par leurs yeux.
Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire,
Obéïr en silence est votre seul gloire,
Songez vous qui je suis, songez vous qu'en ces lieux,
Ma voix vous a chargé des volontés des Cieux.
Si malgré ses erreurs & son idolâtrie,
Les peuples d'Orient la Mecque est la patrie,
Si ce temple du monde est promis à ma loi,
Si Dieu m'en a créé le pontife & le Roi,
Si la Mecque est sacrée, en sçavez-vous la cause!
Ibrahim y naquit, & sa cendre y repose,
Ibrahim dont le bras docile à l'Eternel,
Traîna son fils unique aux marches de l'Autel,
Etouffant pour son Dieu les cris de la nature;
Et quand ce Dieu par vous veut vanger son injure,
Quand je demande un sang à lui seul adressé,
Quand Dieu vous a choisi, vous avez balancé:
Allez vil idolatre, & né pour toujours l'être,
Indigne Musulman; cherchez un autre maître.
Le prix étoit tout prêt, Palmire étoit à vous,
Mais vous bravez Palmire, & le Ciel en courroux;
Lâche & foible instrument des vengeances suprêmes,
Les traits que vous portiez vont tomber sur vous-même.

Fuyez, ſervez, rempez ſous nos fiers ennemis.

SEIDE.

Je crois entendre Dieu, tu parles, j'obéïs.

MAHOMET.

Obéïſſez, frapez, teint du ſang d'un impie,
Meritez par ſa mort une éternelle vie.

A Omar.

Ne l'abandonne pas, & non loin de ces lieux,
Sur tous ſes mouvemens ouvre toujours les yeux.

SCENE SEPTIE'ME.

SEIDE *ſeul.*

IMmoler un vieillard de qui je ſuis l'ôtage,
Sans armes, ſans deffence, apeſanti par l'âge.
N'importe, une victime amenée à l'Autel,
Y tombe ſans défence, & ſon ſang plaît au Ciel.
Dieu m'a daigné choiſir pour ce grand ſacrifice,
J'en ai fait le ſerment, il faut qu'il s'accompliſſe.
Venez à mon ſecours, ô vous de qui le bras,
Aux tyrans de la terre a donné le trépas,
Ajoutez vos fureurs au zéle qui me preſſe,
Otez-moi ma pitié, ce n'eſt qu'une foibleſſe
Ange de Mahomet, Ange exterminateur.
Mets la férocité dans le fonds de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCENE HUITIE'ME.

ZOPIRE, SEIDE.

ZOPIRE.

A Mes yeux tu te troubles Seide,
Vois d'un œil plus content le deſſein qui me guide,
Otage infortuné que le ſort ma remis.
Tu te vois à regret parmis nos ennemis,
La trêve a ſuſpendu les momens du carnage,
Ce torrent ſuſpendu peut s'ouvrir un paſſage,
Je ne t'en dis pas plus, mais mon cœur malgré moi,
A frémis des dangers aſſemblés près de toi:
Cher Seide en un mot dans cette horreur publique,
Souffre que ma maiſon ſoit ton azile unique;
Je reponds de tes jours, ils me ſont précieux,
Ne me refuſes pas.

SEIDE.

O mon devoir, ô Cieux!
Quoi, Zopire eſt-ce vous, qui n'avez d'autre envie,
Que de me proteger, de veiller ſur ma vie?

A part.

Tout prêt à le fraper, qu'ai-je oüi, qu'ai-je vû;
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'eſt émû.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonne peut-être,
Mais enfin je ſuis homme, & c'eſt aſſez de l'être,

Pour aimer à donner ſes ſoins compatiſſans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens;
exterminez, grands Dieux de la terre ou nous
ſomme,
Qui conque avec plaiſir repand le ſang des hõmes.

SEIDE.

Que ce langage eſt cher à mon cœur combattu,
L'ennemi de mon Dieu connoit donc la vertu.

ZOPIRE.

Tu la connois bien peu, puiſque que tu t'en étonne;
Mon fils, à quelle erreur, helas tu t'abandonne.
Ton eſprit faſciné par les loix d'un tyran,
Penſe que tout eſt crime, hors d'être Muſulman;
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avois en horreur avant de me connoître,
Avec le joug de fer un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé:
Je pardonne aux herreurs ou Mahomet t'entraîne,
Mais peu tu croire un Dieu qui commande la haine.

SEIDE.

Ah je ſens qu'à ce Dieu je vais déſobéïr,
Non, Seigneur, non, mon cœur ne ſçauroit vous
haïr.

ZOPIRE *à part*

Helas, plus je lui parle, & plus il m'intereſſe.
Son âge, ſa candeur ont ſurpris ma tendreſſe;
Se peut-il qu'un ſoldat de ce monſtre impoſteur,
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur?

A Seide.

Quel eſt-tu? de quel ſang les Dieux tont-ils fait naî-
tre?

SEIDE.

Je n'ai point de parens, Seigneur, je n'ai qu'un maître,
Que juſqu'à ce moment j'avois toujours ſervi,
Mais qu'en vous écoutant ma foibleſſe a trahi.

ZOPIRE.

Quoi, tu ne connois point de qui tu tiens la vie?

SEIDE.

Son Camp fut mon berceau, ſon Temple ma Patrie;
Je n'en connois point d'autre, & parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Seide éprouvé ſa clemence.*

ZOPIRE.

Je ne puis te blâmer de ta reconnoiſſance.
Oüi les bienfaits, Seide, ont des droits ſur un cœur;
Ciel! pourquoi Mahomet fut-il ton bienfaiteur?
Il ta ſervi de pere auſſi bien qu'à Palmire;
D'où vient que tu fremis, & que ton cœur ſoupire?
Tu détournes de moi ton regard égaré,
De quelque grand remords tu ſemble déchiré.

SEIDE.

Eh! qui n'en auroit pas dans ce jour affroyable.

ZOPIRE.

Si tes remords ſont vrais, ton cœur n'eſt plus coupable.
Viens, le ſang va couler, je veux ſauver le tien.

SEIDE *à part.*

Juſte Ciel! & c'eſt moi qui repandrois le ſien?
O ſermens! ô Palmire! ô vous Dieu des Vengeances.

ZOPIRE.

Remets toi dans mes mains, trembles, si tu balances.
Suis moi.

SCENE NEUVIE'ME.

PHANOR, ZOPIRE, SEIDE.

PHANOR.

SEigneur lisez ce billet important,
Qu'un Arabe en secret m'a donné dans l'instant.

ZOPIRE. *Il lit.*

Hercide! qu'ai-je lû? Dieux votre providence
Voudroit-elle adoucir soixante ans de souffrance.
(*Après avoir regardé Seide.*)
Suis-moi.

SEIDE.

Quoi Mahomet....

ZOPIRE.

Viens ton sort en dépend.

SCENE DIXIE'ME.

OMAR, *& sa suite arrivant avec précipitation de l'autre côté du Theatre.*

ZOPIRE, SEIDE, PHANOR.

OMAR.

TRaître, que faites vous? Mahomet vous attend.

SEIDE.

Où suis-je? Où suis-je? ô Ciel! & que dois-je resoudre?

D'un & d'autre côté je ſuis frapé du foudre.
Où courir, où porter un trouble ſi cruel,
Où fuir ?

OMAR.

Aux pieds du Roi qu'a choiſi l'Eternel.

SEIDE.

Oüi, j'y cours abjurer un ſerment que j'abhore.

SCENE ONZIE'ME.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

AH ! Seide où vas tu ? ... Mais il me fuit encore,
Il ſort deſeſperé, frapé d'un ſombre effroi,
Et mon cœur qui le ſuit s'échape loin de moi ;
Seide ... Cet écrit, ton aſpect, ton abſence
A mes ſens déchirés font trop de violence.
Hercide devant moi cherche à ſe préſenter,
Ah ! les cœurs malheureux oſent-ils ſe flatter.
Hercide eſt ce guerrier dont la main meurtriere,
Me ravit mes enfans, & fit perir leur mere.
Mes enfans ſont vivans ; & ſans doute aujourd'hui,
Mon ſort eſt leurs deſtins s'éclairciront par lui.
Mahomet les retient, dit-il, ſous ſa puiſſance,
Et Palmire & Seide ignorent leur naiſſance:
Je m'abuſe peut-être, & noyé dans mes pleurs,
J'embraſſe aveuglement de flatteuſes erreurs ;
Je m'arrête ; je doute ; & ma douleur craintive,
Prête à la voix du ſang une oreille attentive.

PHANOR.

Eſperez, mais craignez. Songez combien d'enfans,
Mahomet chaque jour arrache à leurs parens,
Il en a fait les ſiens, ils n'ont point d'autre pere,
Et tous en l'écoutant, ont pris ſon caractere.

ZOPIRE.

N'importe; amene Hercide au milieu de la nuit.
Qu'il ſoit ſous cette voute en ſecret introduit,
Aux pieds de cet Autel, où les pleurs de ton maître,
Ont fatigué des Dieux qui s'apaiſent peut-être.
Un moment peut finir un ſiécle de malheurs;
Hâte un moment ſi doux, vas, cours, vole, ou je meurs.

SCENE DOUZIE'ME.

ZOPIRE. *ſeul.*

O Ciel! ayez pitié d'un deſtin que j'ignore,
Grands Dieux aprenez moi ſi je ſuis pere encore.
Rendez moi mes enfans, mais rendez aux vertus,
Deux cœurs nés genereux qu'un traitre a corrompus.

10 JUIN 1975

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

DE ton affreux secret la trame est découverte,
Ta gloire est profanée & la tombe entrouverte,
Seide est rassuré, mais avant que son cœur,
Raffermi par ta voix, eut repris sa fureur.
Seide a révelé cet horrible mistére.

MAHOMET.

O Ciel!

OMAR.

Hercide l'aime, il lui tient lieu de pere.

MAHOMET.

Que dit, que pense Hercide?

OMAR.

Il paroit affrayé:
Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide est foible ami, le foible est bien-tôt traitre,
Il n'aura pas long-tems le secret de son maître;
Je sçais comme on écarte un témoin dangereux,
suis-je en tout obéï?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Preparons donc le reſte; il faut que dans une heure,
On nous traine au ſuplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt; c'eſt aſſez: Tout ce peuple éperdu,
Craindra du moins le Dieu qui m'aura défendu;
Voilà le premier pas. Mais ſitôt que Seide,
Aura rougi ſes mains dans ce grand parricide,
Que dans ſon propre ſang ce ſecret ſoit noyé,
Que délivré d'eux tous, je ſois juſtifié,
Qu'aveugle pour jamais ce peuple m'aplaudiſſe,
Et juſqu'en mes fureurs adore ma juſtice;
Qu'on remette à l'inſtant Palmire entre nos mains.
Epaiſſiſons la nuit qui découvre ſes deſſeins.
Elle naquit envain de ce ſang que j'abhore,
On n'a point de parens alors qu'on les ignore;
Les cris du ſang, ſa force, & ſes impreſſions,
Des cœurs ſouvent trompés ſont les illuſions.
La nature, crois moi, n'eſt rien que l'habitude;
Celle de m'obéïr fit ſon unique étude,
Je lui tiens lieu de tout, qu'elle paſſe en mes bras,
Sur la cendre des ſiens qu'elle ne connoit pas.
Son cœur même en ſecret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver ſon maître.
Mais déjà l'heure aproche, où Seide en ces lieux
Doit immoler ſon pere à l'aſpect de ſes Dieux.
Retirons nous.

OMAR.

Il vient; ſa démarche égarée
Marque une ame inquiete & de zéle enyvrée.

SCENE DEUXIE'ME.

MAHOMET. OMAR *d'un côté*, SEIDE *au fond du Théatre.*

SEIDE.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir.

MAHOMET.

Viens, & par d'autres coups assurons mon pouvoir.

SCENE TROISIE'ME.

SEIDE *seul.*

A Tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à repondre,
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre;
Mais quand il m'a rempli de cette sainte horreur,
La persuasion n'entroit pas dans mon cœur;
Le Ciel a parlé, j'obéirai, sans doute,
Mais quelle obéïssance, helas! & qu'il m'en coute!

SCENE QUATRIE'ME.

PALMIRE, SEIDE.

SEIDE.

PAlmire, que veux tu? Quel funeste transport,
Te conduit en ces lieux consacrés à la mort.

PALMIRE.

La fraveur, cher Seide, & l'amour sont mes guides,

Mes pleurs baignent tes mains ſaintement homicides ;
Quel ſacrifice horrible, helas ! faut-il offrir,
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéïr.

SEIDE.

O de mes ſentimens ſouveraine adorée,
Parlez, determinez ma raiſon égarée,
Eclairez mon eſprit, & conduiſez mon bras,
Tenez moi lieu d'un Dieu que je ne comprens pas.
Pourquoi ma-t'il choiſi ce terrible Prophête,
D'un ordre irrevocable eſt-il donc l'interprête ?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner, Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos diſcours, il obſerve nos pleurs,
Chacun révére en lui la divinité même :
C'eſt tout ce que j'en ſçais, le doute eſt un blaſphême ;
Et le Dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Seide eſt le vrai Dieu, puiſqu'il le rend vainqueur.

SEIDE.

Il l'eſt, puiſque Palmire & le croit & l'adore ;
Mais mon eſprit confus ne conçoit point encore,
Comment ce Dieu ſi bon, ce pere des humains,
Pour un meurtre effroyable a reſervé mes mains !
Sa voix s'eſt fait entendre, il a fallu ſe taire,
Et tout fier de ſervir la celeſte colere,
Sur l'ennemi de Dieu je portois le trépas,
Un autre Dieu peut-être a retenu mon bras.
Du moins lorſque j'ai vû ce malheureux Zopire,
De ma religion j'ai moins ſenti l'empire,

Vainement mon devoir au meurtre m'apelloit,
A mon cœur éperdu l'humanité parloit.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendreſſe,
Mahomet de mes ſens accuſe la foibleſſe.
Avec quelle grandeur, & quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma ſenſibilité.
Que la religion eſt terrible & puiſſante !
J'ai ſenti la fureur en mon cœur renaiſſante,
Palmire ; je ſuis foible, & du meurtre effrayé,
De ces ſaintes fureurs je paſſe à la pitié ;
De ſentimens confus une foule m'aſſiége,
Je crains d'être barbare, ou d'être ſacrilege,
Je ne me ſens point fait pour être un aſſaſſin ;
Mais c'eſt un Dieu qui parle & j'ai promis ma main.
J'enverſe encor des pleurs de douleur & de rage ;
Vous me voyez Palmire en proye à cet orage ;
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pouſſe & qui retient mes foibles volontés.
C'eſt à vous de fixer mes fureurs incertaines,
Nos cœurs ſont réünis par les plus fortes chaînes ;
Mais ſans ce ſacrifice à mes mains impoſé,
Le nœud qui nous unis eſt à jamais briſé.
Ce n'eſt qu'à ce ſeul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je ſuis le prix du ſang du malheureux Zopire.

SEIDE.

Le Ciel & Mahomet ainſi l'ont ordonné.

PALMIRE.

L'amour eſt-il donc fait pour tant de cruauté.

SEIDE.

Ce n'eſt qu'au meurtrier que Mohomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot!

SEIDE.

Mais ſi le Ciel l'ordonne,
Si je ſers & l'amour & la religion.

PALMIRE.

Helas!

SEIDE.

Vous connoiſſez la malediction
Qui punit à jamais la déſobéïſſance.

PALMIRE.

Si Dieu même en tes mains a remis ſa vengeance,
S'il exige le ſang que ta bouche a promis.

SEIDE.

Eh bien pour être à toi, que faut-il?

PALMIRE

Je frémis.

SEIDE.

Je t'entens, ſont arrêt eſt ſorti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui, moi?

SEIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieux, quel arrêt farouche?
Que t'ai-je.

SEIDE.

Le Ciel a parlé par ta voix,

C'eſt ſon dernier oracle & j'accompli ſes loix.
Voici l'heure où Zopire à cet Autel funeſte,
Doit prier en ſecret ſes Dieux que je deteſte ;
Palmire, éloignes toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEIDE

Crains le ſpectacle affreux que Dieu va preſenter,
Ces momens ſont cruels, vas, fuis, cette retraite
Eſt voiſine des lieux qu'habite le Prophête.
Vas, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé.

SEIDE.

De ce grand ſacrifice ainſi l'ordre eſt reglé ;
Il le faut de ma main traîner dans la pouſſiere,
De trois coups dans le ſein lui ravir la lumiere,
Renverſer dans ſon ſang cet Autel diſperſé.

PALMIRE.

Lui, mourir par tes mains, tout mon ſang s'eſt glacé ;
Le voici, juſte Ciel !

Le fond du Théâtre s'ouvre, & on voit un Autel.

SCENE CINQUIE'ME.

ZOPIRE.

O Dieux de ma patrie !
Dieux prêts à ſuccomber ſous une ſecte impie !
C'eſt pour vous même ici que ma débile voix

Vous implore aujourd'hui pour la dérniere fois.
La guerre eſt à la porte, & des mains meurtrieres,
De cette foible paix vont briſer les barrieres;
Dieux, ſi d'un ſcélerat vous reſpectez le ſort...

SEIDE *à Palmire.*

Tu l'entends qui blaſphême.

ZOPIRE.

Accordez moi la mort,
Mais rendez moi mes fils à mon heure derniere,
Que j'expire entre leur bras, qu'ils ferment ma paupiere:
Helas! ſi j'en croïois mes ſecrets ſentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans..

PALMIRE.

Que dit-il, ſes enfans.

ZOPIRE.

O! mes Dieux que j'adore;
Je mourrois du plaiſir de les revoir encore.
Arbitres des deſtins daignez veiller ſur eux,
Qu'ils penſent comme moi, mais qu'ils ſoient plus heureux.

SEIDE *tirant ſon poignard.*

Il court à ſes faux dieux, frapons.

PALMIRE.

Que vas tu faire,
Helas!

SEIDE.

Servir le Ciel, te meriter, te plaire,
Ce glaive à notre Dieu vient d'être conſacré,
Que l'ennemi de Dieu ſoit par lui maſſacré,

Marchons ... ne vois tu pas dans ces demeures ſombres,
Ces traits de ſang, ce ſpectre & ces errantes ombres ?

PALMIRE.

Que dis-tu ?

SEIDE.

Je vous ſuis miniſtres du trépas,
Vous me montrés le lieu, vous conduiſez mes pas :
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'aſſemble.
Demeure.

SEIDE.

Il n'eſt plus tems, avançons.. L'Autel tremble.

PALMIRE.

Le Ciel ſe manifeſte, il n'en faut point douter.

SEIDE.

Me pouſſe-t-il au meurtre, où veut-il m'arrêter ?
Du Prophête de Dieu la voix ſe fait entendre,
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre.
Chere Palmire au Ciel adreſſez tous vos vœux.
Je vais fraper.

Il ſort & va par derriere l'Autel où eſt Zopire.

PALMIRE.

O Ciel ! ô momens douloureux !
Quelle affrayante voix dans mon ame s'éleve !
D'où vient que tout mon ſang malgré moi ſe ſouleve ?

Si le Ciel veut un meurtre, eſt-ce à moi d'en juger?
Eſt-ce à moi de me plaindre & de l'interroger?
J'obéïs, d'où vient donc que le remords m'accable,
Ah! quel cœur ſçait jamais s'il eſt juſte ou coupable?
Je me trompe, ou les coups ſont portés cette fois,
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix,
Seide, helas!

SEIDE.

Où ſuis-je, & quelle voix m'apelle?
Je ne vois point Palmire, un Dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh! quoi méconnois-tu celle qui vit pour toi?

SEIDE.

Où ſommes nous?

PALMIRE.

Eh bien cette effroyable loi,
Cette horrible promeſſe eſt-elle enfin remplie?

SEIDE.

Que me dis tu?

PALMIRE.

Zopire a-t'il perdu la vie?

SEIDE.

Qui Zopire?

PALMIRE.

Ah grand Dieu! Dieu de ſang alteré,
Ne perſécuté point ſon eſprit égaré:
Fuyons d'ici.

SEIDE *s'aſſied.*

Je ſens que mes genoux s'abaiſſent,
Ah! je revois le jour, & mes forces renaiſſent.

Quoi! c'eſt vous.

PALMIRE.

Qu'as tu fait?

SEIDE *ſe relevant.*

Moi je viens d'obéïr,
D'un bras déſeſpéré je viens de le ſaiſir,
Par ſes cheveux blanchis j'ai trainé ma victime,
Grand Dieu tu là voulu, peut tu vouloir un crime?
Tremblant, ſaiſi d'effroi, j'ai plongé dans ſon flanc
Ce glaive deſtiné à repandre ſon ſang.
J'ai voulu redoubler, ce vieillard venerable,
A jetté dans mes bras un cri ſi lamentable,
La nature a tracé dans ſes regards mourans,
Un ſi grand caractére & des traits ſi touchans;
De tendreſſe & d'effroi mon ame s'eſt remplie,
Et plus mourant que lui, je deteſte ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet qui doit nous proteger,
Près de ce corps ſanglant nous ſomme en danger.
Suivez moi.

SEIDE *s'aſſied.*

Il ſe releve.

Je ne puis....Je meurs,....Ah! Palmire.

PALMIRE.

Quel trouble épouventable à mes yeux le déchire.

SEIDE.

Ah! ſi tu l'avois vû le poignard dans le ſein,
S'attendrir à l'aſpect de ſon lâche aſſaſſin;
Je fuyois... Croirois-tu que ſa voix affoiblie
Pour m'apeller encore a ranimé ſa vie.

Il retiroit ce fer de ſes flancs malheureux,
Helas ! il m'obſervoit d'un regard douloureux :
Cher Seide, a t'il dit, infortuné Seide,
Cette voix, ce regard, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout ſanglant à mes pieds,
Pourſuivent devant toi nos regards effrayés,
Qu'avons nous fait ?

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour & du nœud qui nous lie.

SEIDE.

Va laiſſes moi. Pourquoi cet amour malheureux,
M'a-t'il pû commander ce ſacrifice affreux ?
Non, cruelle, ſans toi, ſans ton ordre ſuprême,
Je n'aurois jamais pû obéïr au Ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oſes-tu m'accabler ?
Helas! plus que le tien, mon cœur ſe ſent troubler,
Cher amant, prens pitié de Palmire éperdue.

SEIDE.

Palmire, quel objet vient s'offrir à ma vûe ?

ZOPIRE *s'apuie ſur l'Autel.*

PALMIRE.

C'eſt cet infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout ſanglant ſe traine avec effort.

SEIDE.

Eh quoi, tu vas à lui.

PALMIRE

De remords dévorée,
Je céde à la pitié dont je ſuis déchirée,

Je n'y puis resister, elle a vaincu mes sens.

ZOPIRE, *soutenu par Palmire.*

Helas! servez de guide à mes pas chancelans.
Seide (*Il s'assied*) c'est toi qui m'arrache la vie;
Tu pleures, la pitié succede à la furie.

SCENE SIXIE'ME.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

Ciel! quels affreux objets se présentent à moi!

ZOPIRE.

Si je voyois Hercide... Ah Phanor! est-ce toi?
Voilà mon assassin.

PHANOR.

O crime! affreux mystére,
Assassin malheureux, connoissez votre pere.

PALMIRE.

Qui lui?

SEIDE.

Mon pere.

ZOPIRE.

O Ciel!

PHANOR.

Hercide en expirant.
Il me voit, il m'apelle, il s'écrie en mourant.
S'il en est tems encor, préviens un parricide,

Cours arracher le fer à la main de Seide ;
Malheureux confident de cet affreux secret,
Je suis puni, je meurs des mains de Mahomet,
Cours hâte toi d'aprendre au malheureux Zopire
Que Seide est son fils & frere de Palmire.

PALMIRE.

Vous mon frere.

ZOPIRE.

O mes fils ! ô nature ! ô mes Dieux !
Vous ne me trompiez pas, quand vous parliez pour eux,
Vous preveniez mon cœur; ah! malheureux Seide,
Qui ta pû commander un si noir parricide ?

SEIDE *aux pieds de Zopire.*

L'amour de mon devoir & de ma nation,
Et ma reconnoissance & ma religion,
Tout ce que les humains ont de plus respectables,
M'inspira des forfaits les plus abominables :
Rendez, rendez le fer à ma barbare main.

PALMIRE *aux genoux de Zopire.*

Ah ! mon pere ! ah Seigneur ! plongez-le dans mon sein,
J'ai seul à ce grand crime encouragé Seide ;
L'inceste étoit pour nous le prix du parricide.

SEIDE.

Le Ciel n'a point pour nous d'assez grands chatimens,
Frapez vos assassins.

ZOPIRE.

J'embrasse mes enfans.
Le Ciel voulut mêler dans les maux qu'il m'envoie

Le comble des horreurs au comble de la joie ;
Je benis mon deſtin, je meurs, mais vous vivez,
O vous qu'en expirant mon cœur a retrouvez.
Seide, & vous Palmire au nom de la nature,
Par ce reſte de ſang qui ſort de ma bleſſure,
Par ce ſang paternel, par vous, par mon trépas,
Vangés moi, vangés vous, mais ne vous perdés pas.
L'heure aproche, mon fils, & la trêve rompue,
Laiſſoit à mes deſſeins une libre étendue.
Les Dieux de tant de maux ont pris quelque pitié,
Le crime de tes mains, n'eſt commis qu'à moitié ;
Le peuple avec le jour en ces lieux va paroître,
Mon ſang va les conduire, ils puniront un traitre,
Attendons ces momens.

SEIDE.

Ah ! je cours de ce pas,
Vous immoler ce monſtre, & hatter mon trépas,
Me punir, vous vanger.

SCENE SEPTIE'ME.

OMAR, *ſa ſuite*, ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

OMAR.

QU'on arrête Seide,
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide,
Mahomet n'eſt venu que pour venger les loix.

ZOPIRE.

Ciel quel comble de crime, & qu'eſt-ce que je vois ?

SEIDE.

Mahomet me punir.

PALMIRE.

Enquoi, tyran farouche,
Après cet attentat ordonné par ta bouche.

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEIDE.

Va, j'ai bien mérité
Cet execrable prix de ma credulité.

OMAR.

Qu'on l'emmene, Soldats.

PALMIRE.

Non, arrêtez, perfide.

OMAR.

Madame, obéïssez, si vous aimez Seïde,
Mahomet vous protege, & son juste courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter sur vous.
Auprès de notre Roi, Madame, il faut me suivre.

PALMIRE.

Grands Dieux, de tant d'horreurs que la mort me délivre.

SCENE HUITIE'ME.

ZOPIRE, PHANOR, *le Peuple qui s'avance.*

ZOPIRE.

ON les enleve, Ciel! ô pere malheureux!
Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.

PHANOR.

Enfin le jour renait, tout le peuple s'avan-

On s'arme, on vient à vous, on prend votre défence.

ZOPIRE.

Soutiens mes pas, allons, j'eſpere encor punir,
L'hypocrite aſſaſſin qui m'oſe ſecourir,
Ou du moins en mourant ſauver de ſa furie
Ces deux enfans que j'aime & qui m'ôtent la vie.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

ZOpire, eſt expirant, & ce peuple éperdu,
Se voit déjà ſans front dans la poudre abatu;
Les Prophêtes, & moi que ton eſprit inſpire,
Nous déſavoüons tous le meurtre de Zopire.
Ici nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très-Haut qui s'arme en ta faveur;
Là nous en gémiſſons, nous promettons vengeance,
Nous vantons ta juſtice, ainſi que ta clemence,
Par tout on nous écoute, on flechit à ton nom,
Et ce reſte importun de la ſédition,
N'eſt qu'un bruit paſſager des flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frape encor le rivage,
Quand la ſérenité regne aux plaines du Ciel.

MAHOMET.

Imposons à ces flots un silence éternel ;
As-tu fait des remparts aprocher mon armée.

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la Ville allarmée,
Osman la conduisoit par de secrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combatre ou tromper les humains?
Seide ne sçait point qu'aveugle en sa furie ;
Il a versé le sang qui lui donna la vie.

OMAR.

Qui pourroit l'en instruire ? Un éternel oubli
Tient avec le secret Hercide ensevelí ;
Seide va le suivre, & son trépas commence ;
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance,
Tu sçait que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avoit sçû mêler ?
Le châtiment sur lui tomboit avec le crime,
Et tandis qu'à l'Autel il traînoit sa victime,
Tandis qu'au sein d'un pere il enfonçoit son bras,
Dans ses veines lui-même il portoit son trépas,
Il est dans la prison, & bien-tôt il expire.
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire,
Palmire à tes desseins va même encor servir,
Croyant sauver Seide, elle va t'obéïr,
Je lui fait esperer la grace de Seide,
Le silence est encor sur sa bouche timide,
Ce cœur toujours docile & fait pour t'adorer,
En secret seulement n'osera murmurer,
Legislateur, Prophête & Roi dans ta Patrie,

Palmire achevera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée on l'ameine à tes yeux.

MAHOMET.

Vas raſſembler mes Chefs, & revole en ces lieux.

SCENE DEUXIE'ME.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

CIel où ſuis-je, ha! grands Dieux!

MAHOMET.

Soyez moins conſternée;
J'ai du peuple & de vous preſſé la deſtinée,
Ce grand évenement qui vous rempli d'effroi,
Palmire, eſt un ſecret entre le Ciel & moi.
De vos indignes fers par mes mains dégagée,
Vous êtes en ces lieux libre, heureuſe & vangée;
Ne pleurez point Seide, & laiſſez à mes mains,
Le ſoin de balancer le deſtin des humains.
Ne ſongés plus qu'au votre, & ſi vous m'êtes chere.
Si Mahomet jetta ſur vous des yeux de pere,
Sçachez, qu'un ſort plus noble, un titre plus grand,
Si vous le meritez, peut-être vous attend;
Portez vos vœux hardis au faite de la gloire,
De Seide & du reſte étouffez la memoire:
Vos premiers ſentimens doivent tous s'effacer
A l'aſpect des grandeurs où vous n'oſiez monter,
Il faut que votre cœur à mes bontés reponde,
Et ſuivre en tout mes loix, lorſque j'endonne au monde.

PALMIRE.

Qu'entens-je ? Quelle loix, ô Ciel, & quels bienfaits ?
Imposteur teint du sang que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va, ce cruel outrage,
Manquoit à ma misere, & manquoit à ta rage.
Le voilà donc, grand Dieu, ce Prophête sacré,
Ce Roi que je servis, ce Dieu que j'adorai.
Monstre, dont les fureurs, & les complots perfides,
De deux cœurs innocens, ont fait deux parricides.
De ma foible jeunesse infâme séducteur,
Tout soüillé de mon sang tu prétens à mon cœur ;
Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête,
Le voile est déchiré, la vengeance s'aprête :
Entens tu ces clameurs, entens tu ces éclats ?
Mon pere te poursuit des ombres du trépas.
Je vois qu'on se souleve, on s'arme en ma défence.
Le Ciel veut à ta rage arracher l'innocence :
Puissai-je de mes mains te déchirer le flanc ;
Voir mourir tous les tiens, & nager dans leur sang,
Puissent la Mecque ensemble & Medine & l'Asie,
Punir tant de fureur & tant d'hypocrisie,
Que le monde par toi séduit & ravagé,
Rougisse de tes fers, les brise & soit vengé ;
Que la religion que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future.
Que l'enfer dont les cris ménaçoient tant de fois,
Quiconque osoit douter de tes indignes loix,
Que l'enfer, que ces lieux de douleurs & de rage,
Pour toi seul préparé, soient ton juste partage.

Voilà les ſentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les ſermens, & les vœux que je faits.

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi, mais quoi qu'il en puiſſe être,
Et qui que vous ſoyez, fléchiſſez ſous un maître,
Aprenez que mon cœur .....

SCENE TROISIE'ME.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR *& ſa ſuite.*

OMAR.

ON ſçait tout Mahomet;
Hercide en expirant revela ton ſecret,
Le peuple en eſt inſtruit, la priſon eſt forcée,
Tout s'arme, tout s'émeut, une foule inſenſée
Elevant contre toi des hurlemens affreux:
Porte le corps ſanglant de ſon Chef malheureux,
Seide eſt à leur tête, & d'une voix funeſte,
Les exite à vanger ce déplorable reſte;
Ce corps ſoüillé de ſang eſt l'horrible ſignal,
Qui fait courir ce peuple à ce combat fatal.
Son fils crie en tout lieu; je ſuis un paricide,
La douleur le ranime, la rage le guide,
Il reſpire à demi pour ſe venger de toi,
On déteſte ton Dieu, tes Prophêtes, ta loi;
Ceux mêmes qui devoient dans la Mecque allarmée,
Faire ouvrir cette nuit la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zèle enyvrés,
Viennent lever ſur toi leurs bras déſeſperés,

On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

PALMIRE.

Acheve, juste Ciel, & soutiens l'innocence, Frape.

MAHOMET *à Omar.*

Eh bien, que crains tu ?

OMAR.

Tu vois quelques amis
Qui contre les dangers contre moi raffermis ;
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai, rangez vous près de moi,
Et connoissez enfin qui vous avez pour Roi.

SCENE QUATRIE'ME.

MAHOMET, OMAR, *& sa suite les armes à la main.* PALMIRE, SEIDE, PHANOR, *& le Peuple les armes à la main.*

SEIDE *un poignard à la main.*

PEuple, vengez mon pere, courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuple né pour me suivre, écoutez votre maître.

SEIDE.

N'écoutez point ce monstre, & suivez moi.....
Grands Dieux,
Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux !
(Il avance, il chancelle)
Frapons... Ciel je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE.

Ah ! mon frere,
N'aura-tu pû verſer que le ſang de ton pere.

SEIDE. *tombe entre les bras de Phanor.*

Avançons.. Je ne puis, quel Dieu vient m'accabler.

MAHOMET.

Ainſi tout ſacrilege à mes yeux doit trembler.
Mortel ſeditieux qu'un zéle aveugle inſpire,
Qui m'oſez blaſphémer, & qui vengez Zopire ;
Ce ſeul bras que la terre aprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir oſé douter ;
Dieu qui m'a confié ſa parole & ſa foudre,
Si je veux me venger, va vous reduire en poudre.
Malheureux connoiſſez ſon Prophête & ſa loi,
Et que ce Dieu ſoit juge entre Seide & moi,
De nous deux devant vous que le coupable expire.

PALMIRE.

Mon frere.,.... Eh ! quoi ſur eux ce monſtre à tant d'empire :
Ils demeurent glacés, ils tremblent à ſa voix,
Mahomet comme un Dieu leur dicte ici des loix.
Et toi Seide auſſi.....

SEIDE.

Le Ciel punit ton frere ;
Mon crime eſt déteſtable autant qu'involontaire.
Envain la vertu même habitoit dans mon cœur,
Toi, trembles ſcelerat, ſi Dieu punit l'erreur.
Vois quel foudre il prépare aux artiſans des crimes ;

Tremblez, ſon bras s'eſſaie à fraper des victimes;
Détournez d'elle ô Dieu! cette mort qui me ſuit.

PALMIRE.

Non peuple, ce n'eſt point un Dieu qui le pourſuit;
Non, ce traître ſans doute...

MAHOMET *au peuple.*

Aprenez infidéles,
A former déſormais des trames criminelles;
Aux vengeances des Cieux recõnoiſſez mes droits.
La nature & la mort ont entendu ma voix.
Ainſi je punirai les erreurs inſenſées,
Les revoltes du cœur & les moindres penſées;
Si ce jour luit pour vous, ingrats, ſi vous vivez,
Rendez grace au Pontife à qui vous le devez,
Fuyez, courrez au Temple apaiſer ma colere.

(Le Peuple s'enva.)

PALMIRE.

Arrêtez... Le barbare empoiſonna mon frere.
Monſtre, ainſi ſon trépas t'aura juſtifié?
A force de forfaits tu t'eſt déïfié;
Malheureux aſſaſſin de ma famille entiére;
Otes-moi de tes mains ce reſte de lumiere:
O frere! ô triſte objet d'un amour plein d'horreurs!
Que je te ſuive au moins.

(Elle ſe jette ſur le poignard de Seide, & s'enfrape.)

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE *tombant dans les bras des ſiens.*

Je me meurs.
Je ceſſe de te voir, impoſteur execrable,

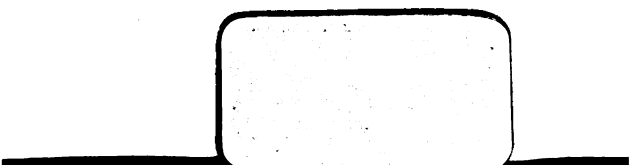
Je me flatte en mourant, qu'un Dieu plus équitable,
Réserve un avenir pour les cœurs innocens;
Tu dois regner, ce monde est fait pour les tyrans.

SCENE DERNIERE.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

Elle m'est enlevée, ah! trop chere victime,
Je me vois arracher le prix d'un si grand crime;
De tes jours malheureux détestable ennemi;
Vainqueur & tout puissant, c'est moi qui suis puni.
Il est donc des remords, ô fureur! ô justice!
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon supplice!
Dieu que je fais servir au malheur des humains,
Adorable instrument de mes affreux desseins,
Toi que j'ai blasphémé quand l'univers m'adore,
Je brave en vain les traits dont je me sens fraper;
J'ai trompé les mortels, & je puis me tromper.
Pere, enfans malheureux immolés à ma rage,
Vangez la terre & vous, & le Ciel que j'outrage,
Arrachez moi ce jour, & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr qui brûle avec fureur.
(*A Omar.*)
Et toi de tant de honte étouffe la mémoire,
Cache au moins ma foiblesse, & sauve encor ma gloire.
Je veux regir en Dieu, l'univers prevenu,
Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

FIN.

74754091